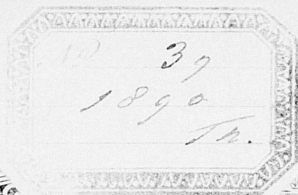


B. 1890. III. 13.



AUX WALLONS

Souvenir

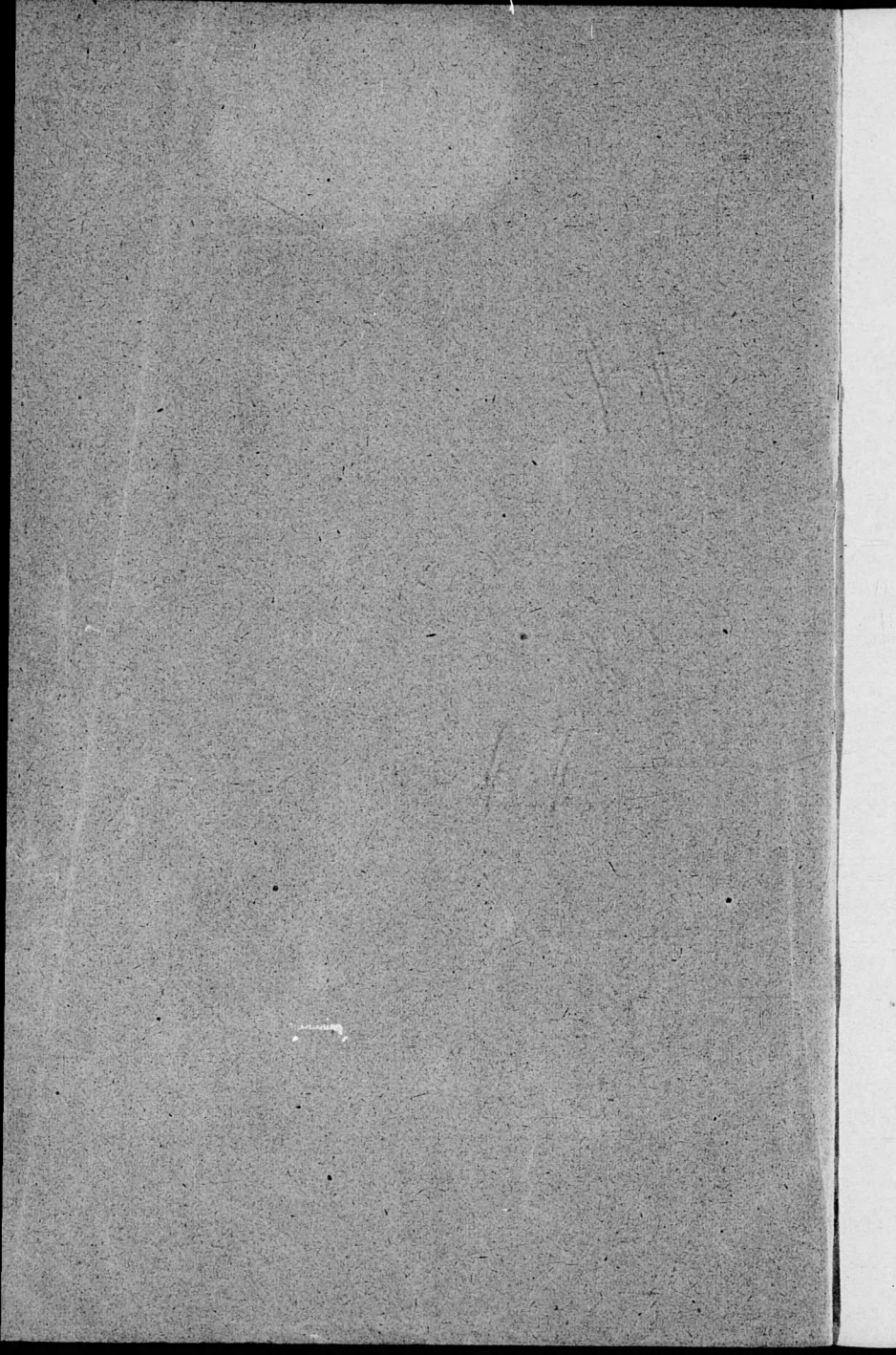
DE LA

Réunion de Groningue.

Prix f 0,50.

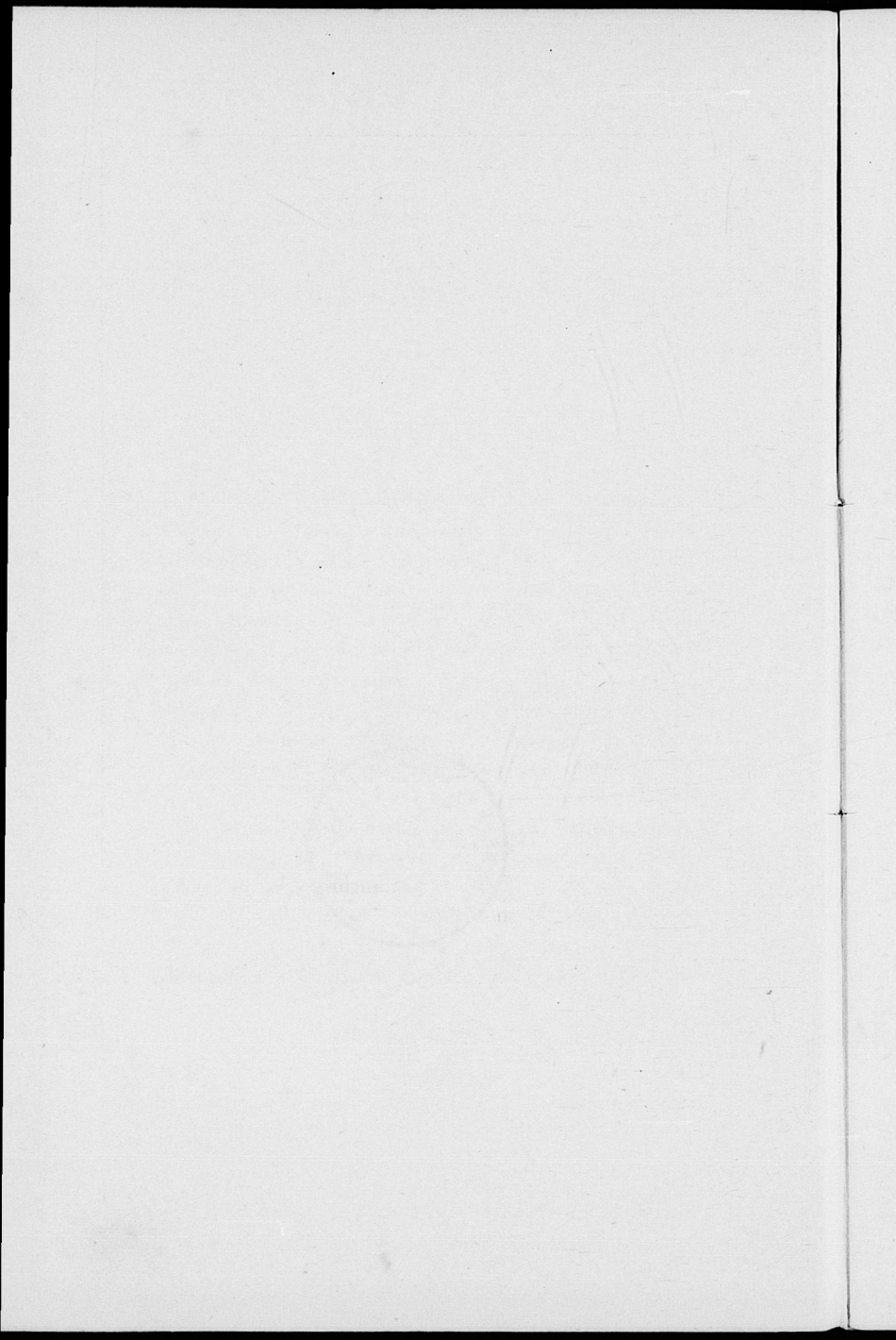
Se vend au profit de „Béthel”.

IMPR. - EDUARD IJDO. - LEIDE.



AUX WALLONS.





AVERTISSEMENT.

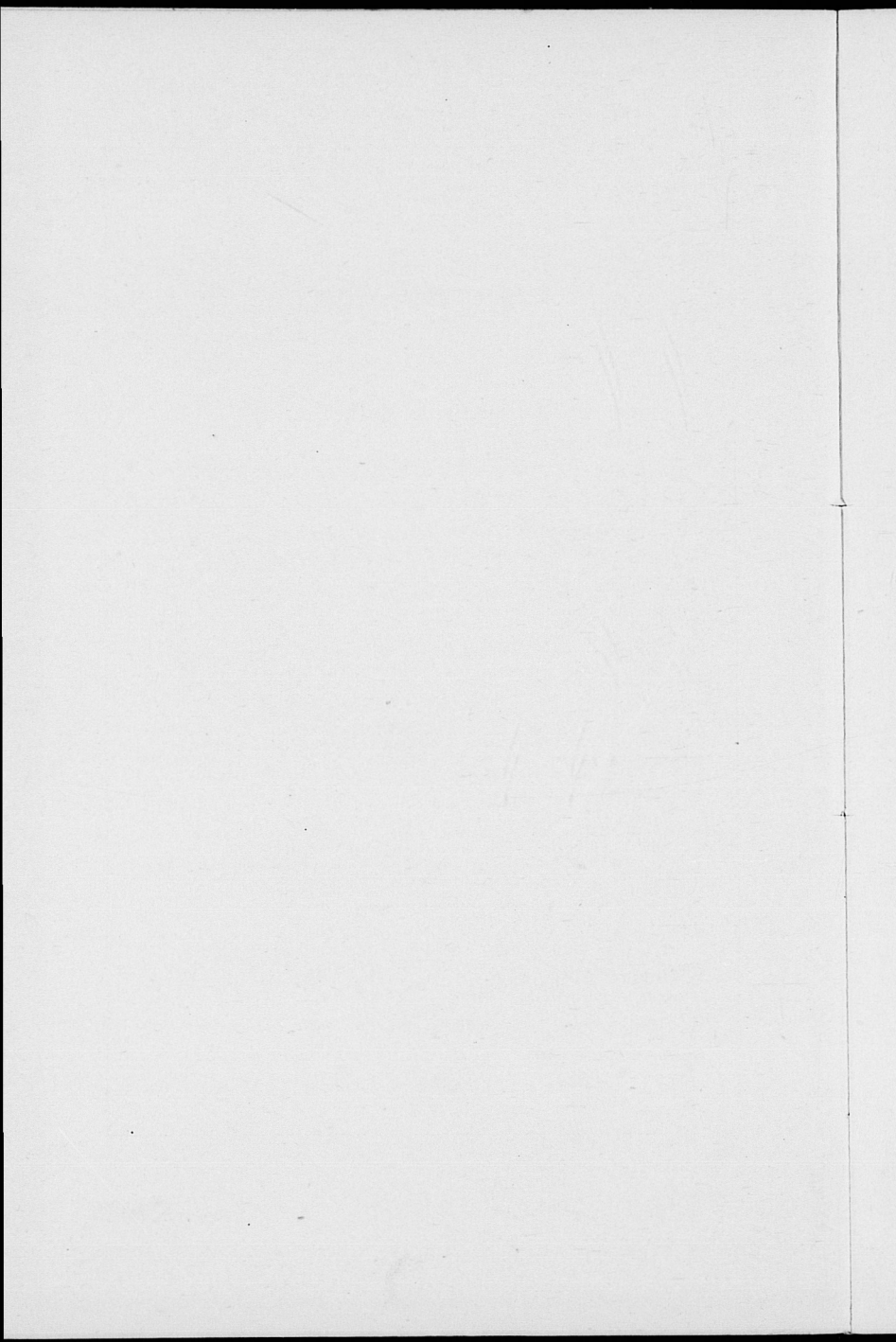
„Se vend au profit de **Béthel**”.

Qu'est-ce que Béthel?

Voici.

Béthel est à Groningue. Groningue est une ville qui grandit, mais dont le nombre de pasteurs n'augmente pas. Il en résulte que Groningue possède un grand quartier excentrique, comptant plus cinq mille habitants, où il ne se faisait aucune œuvre pastorale. Béthel est le centre d'une mission intérieure fondée dans ce grand quartier par M. le pasteur DAUBANTON, pour y répandre la vie de l'intelligence, du cœur, de la conscience. Les députés wallons ont passé une soirée dans l'école de Béthel, ils ont parlé aux instituteurs, aux parents et aux enfants, ont entendu les chants de ceux-ci, et n'ont eu qu'une voix pour dire: „Voilà une œuvre éminemment chrétienne, philanthropique et civilisatrice. Il faut la soutenir”.

C'est pour cela que je vends ce petit livre beaucoup plus cher qu'il ne m'a coûté à imprimer.



Frères et Sœurs wallons !

Ce petit livre vous est offert pour tant et de si bonnes raisons que je ne puis pas vous les exposer à fond. Il faudrait un gros livre.

Une de ces raisons est que de bons Wallons, gens de tête et de cœur, de différentes tendances, m'ont encouragé à vous faire lire le discours que j'ai prononcé le 19 Juin à la Réunion de Groningue. Si je vous disais les noms de ces conseillers, vous leur trouveriez du poids.

Ce qu'ils avançaient a aussi du poids.

Par exemple, ils me faisaient remarquer que les Réunions annuelles des députés des Eglises wallonnes ont une grande importance pour ces Eglises, et que ce qui s'y fait ne regarde pas seulement les députés, mais avec eux quiconque est wallon. C'est vrai, et l'on n'y pense pas assez.

Sans doute, il serait absurde de demander aux membres de nos Eglises de s'informer de tous les détails administratifs qui se traitent dans les Réu-

nions ; mais n'ont-ils pas à savoir quel esprit y règne , comment on s'y efforce de maintenir solide le lien qui unit entre elles nos Eglises , et quelle impulsion on y donne à leur gouvernement ? Peut-on , sans cela , être bon Wallon ?

Hélas ! l'intérêt accordé généralement à nos assemblées annuelles se trouve encore en dessous du médiocre. On sait à peine que ces Réunions existent ; on ignore à quoi elles servent ; on ne se doute pas que l'on puisse s'en préoccuper.

Ainsi , elles s'ouvrent toujours le jeudi matin à 10 heures par un culte où tous sont invités. Qui vient à ce culte , outre les députés ? Il m'est arrivé d'y voir trois personnes , cinq personnes ; quand il y en a dix , on commence à être émerveillé. Est-ce ainsi qu'une Eglise wallonne doit recevoir les députés des Eglises sœurs ? Avec moi , vous dites non ; car , j'en suis convaincu , c'est par ignorance que vous avez péché , et à l'avenir , tour à tour d'année en année , on verra l'Eglise qui a l'honneur de recevoir la Réunion être elle-même présente dans son propre temple pour le culte d'ouverture.

N'offrez pas seulement à vos frères wallons quatre murs , des chaises , une chaire et un orgue ; il leur faut aussi l'entrée de vos cœurs.

Nos Réunions annuelles n'ont pas du tout seulement une importance administrative. Elles ont une utilité

bien plus grande encore, de l'ordre spirituel ; c'est de cultiver et de développer l'esprit wallon.

Je le reconnais, il pourrait exister un mauvais esprit wallon, un esprit wallon sectaire, mesquin esprit de coterie. Dieu nous en garde ! Et plutôt abolir nos chères et bonnes Réunions, que de leur laisser cultiver cet esprit-là !

C'est d'un autre esprit wallon que s'est inspiré le discours que je mets sous vos yeux.

Vous ignorez peut-être qu'un antique usage veut que le modérateur de la Réunion prononce un discours sur un sujet de son choix avant d'inviter l'assemblée à commencer son travail. Celui que contient ce petit livre doit l'existence à cet usage, et l'on a pensé que je ferais bien de vous en donner connaissance.

Lisez et jugez.

J'en maintiens la forme primitive. C'est celle d'une allocution adressée, non pas à tous les membres de nos Eglises, mais spécialement à leurs députés. Je désire ainsi vous transporter en pensée au milieu des frères qui se trouvaient ensemble à Groningue le 19 Juin dernier, dans une salle modeste, mais aimablement décorée pour les recevoir. Je désire vous faire pour ainsi dire respirer quelques instants l'atmosphère d'une Réunion wallonne.

Ceci seul déjà est pratiquement utile. Mais il y a plus. J'ai fait dans ce discours, à mes collègues, une proposition, inapplicable certainement, sous cette forme, à mes lecteurs actuels ; toutefois les motifs

dont elle est appuyée sont du domaine de tous et doivent produire des effets pratiques, sous des formes variées, partout où se fait sentir l'esprit wallon.

J'espère, cher lecteur, que tu seras curieux de savoir quel accueil mes collègues ont fait à ma proposition. Je te le dirai ; mais, je t'en prie, commence par lire mon discours.



Discours.

MESSIEURS!

Il y a quelque vingt-cinq ans j'ai eu l'honneur d'être député à Bâle, à l'assemblée générale de la Société des protestants disséminés, par la section de Morat, dont j'étais membre. Il s'agissait d'une affaire vitale, d'une cause très importante à défendre, et la section de Morat ne pouvait pas mieux choisir son député, si elle voulait être certaine d'envoyer quelqu'un de décidé à livrer bataille, brûlant de zèle pour la cause en jeu, tout âme, tout cœur, sûr, à défaut de talent, d'avoir l'éloquence des convictions ardentes et des volontés énergiques.

Ah! Messieurs, la belle bataille! Elle a été chaude. Dans les rangs où je servais, il y a eu des instants d'angoisse; la victoire n'était rien moins que certaine. Mais nous ne songions pas à reculer; nous tenions ferme notre étendard; et il a vaincu. C'est un des plus beaux jours de ma vie. Vous auriez dû être là; vous ne diriez plus que les discussions ne servent à rien.

De quoi il s'agissait? Vous me connaissez bien mal si vous ne l'avez pas au moins en partie deviné. Au milieu de ce monde protestant déchiré en factions hostiles, parfois haineuses, toujours paralysantes l'une pour l'autre, j'ai eu la grande joie de contribuer à conserver un enclos réservé, où la collaboration chrétienne, par conséquent féconde, avait jusque là trouvé un abri. Un monstre hideux s'avancait menaçant pour y assoir son trône détestable, en effacer la sublime devise, *fraternité et harmonie*, et tout flétrir, tout faner, tout corrompre, en empoisonnant l'atmosphère de cet asyle sacré de son haleine pestilentielle. Ce monstre n'a point de nom dans le doux idiome de la France; l'enfer en le vomissant l'a paré de titres respectables, mais usurpés, le faisant passer pour le zèle, pour l'amour de la vérité, pour la foi; son vrai nom ne peut se prononcer que dans cette rude langue qui supporte tout; ce monstre repoussant s'appelle en réalité ODIUM THEOLOGICUM.

Nous l'avons terrassé à Bâle; l'œuvre des protestants disséminés — la même que poursuivent en Allemagne et ici les sociétés de Gustave-Adolphe — est restée impénétrable à ses assauts. *Vade retro Satanas!* Et enfiu, d'un commun accord, ceux qui, éblouis par ses sortilèges, avaient été sur le point de l'admettre, et ses adversaires de la première heure, ont lavé, savonné, désinfecté, les éclaboussures de sa bave qui témoignaient encore de la lutte.

Qui ne songe en veillant ; il n'est rien de si doux ,

s'écrie le roi des fabulistes. Moi aussi j'ai fait bien des rêves éveillés ; je me suis même parfois accordé une toute puissance magique ; je transformais alors le monde.

Naturellement j'allais au plus pressé. Où donc ? A *l'odium theologicum*, Messieurs. Je n'ai jamais pu construire une utopie — utopie bienfaisante, cela va sans dire ; je n'en fabrique pas d'autres — je n'ai jamais opéré en imagination la guérison d'aucune plaie que ce soit de cette pauvre humanité, sans rencontrer le *monstre* en travers de mon chemin, et bon gré, malgré, j'en suis toujours revenu à débiter par „écrasez l'infâme”. Comme je le hais ! Comme cette haine a grandi dans mon âme depuis bientôt quarante ans que j'ai commencé de distinguer les vrais traits de l'Antéchrist ! Comme je voudrais la distiller dans les cœurs, brûlante, âpre, intransigeante, virulente, cette sainte et bonne haine. Telle que s'allume l'indignation de l'heureux fiancé à la moindre tache que la méchanceté ou l'hypocrisie menacent de faire rejaillir sur la blanche tunique de son élue, telle devrait se redresser la jalousie du chrétien pour si peu qu'il présente comme simplement possible l'atteinte en apparence la plus légère au trésor de son âme, à la radieuse charité. Les amours profonds engendrent les haines vigoureuses. Aimer Dieu, c'est haïr le diable. *L'odium theologicum* est le diable.

Le hait-on assez au sein des Eglises wallonnes ?
Y aime-t-on assez le bon Dieu ?

Nos Eglises ont une bien noble mission, dont elles ont possédé l'instinct dès le début, et dont il leur faut actuellement prendre pleinement conscience, sous peine de déchéance et de mort. Entendez la voix d'outretombe du vénérable Mounier, que nous apporte le dernier fascicule du Bulletin de notre histoire ¹⁾, en reproduisant ce discours d'ouverture de la Réunion de 1863, qui fut si remarqué et si digne de l'être. Il nous dit: „On a quelquefois accusé les synodes „wallons de l'époque qui a suivi le refuge de s'être „montrés intolérants et persécuteurs. Cette accusation „est sans fondement Ils avaient en aversion „les procès dogmatiques, convaincus qu'ils ne pro- „fitaient ni à la vérité, ni à la piété". Et tous vous avez lu avec un intérêt palpitant le passage tout entier d'où je transcris ces paroles aussi vraies que frappantes. Vous avez constaté avec joie que nos prédécesseurs, durant une période de tempêtes théologiques, incapables eux-mêmes — ils n'étaient pas surhumains — de rompre en principe avec les préjugés ecclésiastiques d'où naissent les procès de doctrine, avaient néanmoins ces procès en aversion. Ils les avaient dans une *sainte* aversion; car ce n'était pas par indifférentisme, ce n'était pas par ce lâche amour d'une paix factice et fallacieuse qui couvre

¹⁾ Tome quatrième, 3e livraison.

hypocritement les plaies qu'il est impuissant à guérir ; non, c'était, Mounier ne se borne pas à le dire, il le prouve, c'était par un zèle sincère pour les plus grands des biens, la vérité et la piété, sans lesquelles il n'y a pas de charité.

Oui, les anciens synodes wallons ont été inconséquents ; ils ont cherché des compromis ; ils ont atermoyé, traîné en longueur, souvent sans conclure ; ils n'aimaient pas trancher les questions pendantes et tâchaient de gagner du temps, espérant, comme on dit en hollandais, qu'elles s'éteindraient en perdant leur sang. Je les aime pour cette faiblesse, les anciens synodes wallons. Elle témoigne d'une grande fermeté dans le désir de ne condamner personne ; nos prédécesseurs ont eu la chrétienne perspicacité de croire qu'un homme zélé pour le règne de Dieu était toujours un auxiliaire précieux au sein de nos Eglises, et qu'il fallait tâcher de l'y conserver, même lorsque dans sa prédication ou ses écrits on croyait découvrir des idées hasardées, ou comme on disait alors, blâmables.

L'esprit wallon existait ; *l'esprit wallon* que notre frère Faure a dépeint à la Néerlande dans ces articles, réunis aussi en brochure, que vous avez lus ou que vous vous êtes fait traduire avec reconnaissance. *L'esprit wallon*, c'est le sentiment de notre solidarité à nous tous, membres et conducteurs de nos Eglises, dans la haute mission qui leur incombe de chercher l'union dans l'amour de Dieu et de sa

sainte volonté, et de faire voir au monde que cette union est réelle, puissante et féconde. Aussi Faure, qui a l'esprit wallon, qui l'admire et qui le prêche, prêche-t-il la haine de *l'odium theologicum* qui en est l'ennemi mortel, de même que nos pères, guidés par l'instinct wallon, l'avaient déjà en grande méfiance.

Cultivons donc l'esprit wallon. Ne négligeons rien de ce qui peut nous y aider, surtout pas nos Réunions annuelles, plus importantes encore par leur utilité morale que par les intérêts administratifs, considérables pourtant, qui leur sont confiés. Elles ont beaucoup fait déjà pour maintenir et développer l'esprit wallon. Efforçons-nous de leur faire produire davantage encore dans cette direction.

Je ne dirais pas cela, si je ne croyais pas connaître un moyen de parvenir à ce but élevé. Je sais que d'autres avant moi y ont pensé sérieusement; j'en ai déjà parlé à la Réunion de Maestricht; maintenant je veux revenir à la charge, dans la ferme conviction qui l'on fera bien d'accorder à la chose plus d'attention que cela n'a eu lieu jusqu'ici.

Une grande faiblesse des Wallons provient de l'absence presque complète de contact religieux entre les groupes constitués parmi eux, comme ailleurs, par les divergences de vues. Nous ne nous connaissons pas les uns les autres pour peu que nous appartenions à deux groupes différents, et nous ne faisons rien pour apprendre à nous connaître. C'est un grand

mal. Je puis vous assurer, et chacun d'entre vous peut sans aucun doute faire une confession semblable, que je connais personnellement maints Wallons que j'estime, avec lesquels j'ai de nombreux points de sympathie, mais dont la religion m'est un livre fermé. En qualité de Wallons, sauf les liens administratifs, nous ne sommes absolument rien les uns pour les autres. Eh bien! je le répète, c'est un grand mal. Tout homme vraiment sérieux a des points de contact avec tout autre homme vraiment sérieux, et l'esprit wallon exige de nous que nous fassions tous nos efforts pour découvrir ces points de contact et les amener en pleine lumière.

Pourquoi ne le fait-on pas? C'est la faute du monstre. Ce menteur, qui a inventé l'inquisition et qui a mis la décomposition dans le monde protestant, a jeté un épais voile de préjugés sur tout ce que possèdent en commun les chrétiens, dès que leurs habitudes de pensée et de langage diffèrent; il a eu l'audace d'appeler infidélité toute généreuse tentative de soulever ce voile; il est ainsi parvenu à nous rendre indifférents les uns aux autres. *Ennemis ou séparés*, voilà son abominable devise; et comme les temps actuels ne sont pas favorables aux procès de doctrine, c'est pour le moment la seconde alternative qu'il a fait prévaloir.

Mort donc au monstre, et vive le rapprochement dans le respect de la liberté individuelle! Nous avons à nous mieux connaître, hommes de la droite

et de la gauche, et quand nous y ferons nos efforts, nous serons récompensés par d'agréables surprises; nous trouverons des jardins verdoyants là où notre imagination n'avait placé que d'arides déserts; nous découvrirons que s'il y a beaucoup de dons, il n'y a qu'un esprit de Dieu, et nous verrons ce bon esprit à l'œuvre là où nous ne le soupçonnions pas.

C'est le principal. Mais il y a une autre chose encore qui, pour être secondaire, n'en est pas moins très importante. Hommes de la droite et hommes de la gauche — avec ceux du juste milieu, s'il existe réellement un juste milieu — nous avons énormément à apprendre les uns des autres par rapport à la doctrine, aux vues religieuses, aux conceptions au moyen desquelles notre intelligence tâche de se rendre compte de la vie religieuse. Le moment est passé où nous pouvions encore nous figurer que la vérité était toute d'un côté et l'erreur toute de l'autre. On ne peut plus persévérer dans cette aberration — encore un mensonge du monstre; pour cela le monde des idées religieuses s'est trop modifié durant les cinquantes dernières années, même dans les cercles les plus conservateurs. La vraie orthodoxie est morte. Le nom même est en train de disparaître.

C'est ici, Messieurs, que je me suis proposé de vous prendre en flagrant délit de jugement téméraire. Vous vous êtes demandé pourquoi j'ai commencé ce discours par le congrès de Bâle, qui vous semblait

étranger à mon sujet, et vous m'avez accusé de m'être simplement laissé entraîner au plaisir que les vétérans éprouvent à raconter leurs campagnes. Certes, j'aime à me reporter à ce Waterloo; mais j'avais une bonne raison pour en parler devant vous. C'est que c'est à Bâle que, pour la première fois, je me suis aperçu que ceux que, jusqu'alors, on avait appelés les orthodoxes, étaient en quête d'une autre dénomination. Je n'y ai pas entendu parler d'orthodoxes et de libéraux, mais de positifs et de négatifs. Naturellement je n'ai pas manqué de protester, avec une vivacité dont sans doute vous me croyez capable, contre des termes aussi absolument inexacts. Nous autres soit-disant négatifs niions sans doute nombre de choses, mais c'était afin de pouvoir en affirmer énergiquement tout autant; et les soit-disant positifs niaient à tour de bras nombre d'objets d'une importance capitale à nos yeux. Du reste, quand je me vis traiter de négatif, je déclarai éprouver une grande consolation à me trouver dans la société des premiers chrétiens, traités de négatifs par les autorités romaines, dans celle des réformateurs, également calomniés par les catholiques, par dessus tout dans celle du maître vénéré, de JÉSUS, livré aux Romains parce que les Juifs le croyaient ennemi de la religion. Mais, je vous l'avouerai, tout en protestant, je me réjouissais au fond du cœur. Ces braves gens, pensais-je, ont choisi un titre auquel ils n'ont aucun droit; leur affirmation

ne vaut rien, mais leur négation a un grand prix; ils ne veulent plus s'appeler orthodoxes. Bravo!

Qu'ils avaient raison, et avec combien de raison l'abandon du terme d'orthodoxe, si recherché encore du temps de VINET, a fait des progrès étonnants chez les protestants de langue française; on dit maintenant „positif”, à la manière des Suisses allemands, et surtout „évangélique”. Je n'insisterai pas sur ce que ce dernier titre est aussi bien une usurpation que l'autre ¹⁾. Ce qui importe, c'est de constater que cette recherche d'appellations nouvelles vient de ce que la vraie orthodoxie se meurt.

Faut-il des preuves? Savez-vous ce qui se passe en Ecosse, chez les presbytériens d'Ecosse, dans la forteresse d'un calvinisme qui, en fait d'intransigeance, en aurait remontré à KUIJPER? Un professeur ROBERTSON SMITH — notez, un professeur, ce qui est plus grave encore que s'il s'agissait d'un pasteur, si l'on juge d'après les principes que le monstre a fait prévaloir — le professeur ROBERTSON SMITH, accusé à juste titre d'hérésie pour avoir fait à la science critique des concessions entraînant qu'il se trouve des erreurs dans la bible, n'est destitué qu'à une très faible majorité dans un synode de plus de cinq

¹⁾ Ceux qui ont entendu ce discours ont bien compris que j'appelle usurpation, non pas la volonté d'être évangélique, mais la prétention d'enlever ce titre à d'autres chrétiens.

cents votants, après une longue et minutieuse enquête et des débats extrêmement prolongés. Enfin, après sa destitution, il se voit soutenu et entouré par une très nombreuse clientèle, non pas de libres-penseurs, non pas de rationalistes, non pas de gens qui ont rompu avec l'Eglise et la tradition, mais de presbytériens, qui entendent rester presbytériens. Et cette année encore, nouveau procès de doctrine contre un autre professeur, M. DODS, hérétique comme le premier; et cette fois, acquittement, non pas franc et net sans doute, mais en tout cas maintien dans les fonctions.

Si l'on fait ces choses au bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec? Allez dans les cantons de Vaud, de Neuchâtel, de Genève; elle est belle l'orthodoxie qu'on y trouve! Déjà le professeur GODER, dans son commentaire sur le 4e évangile, publié il y a un quart de siècle, disait à répétitions : „On ne trouvera peut-être pas orthodoxe ce que je dis ici; peu m'inporte; il s'agit d'être vrai". Et depuis! Il y a des années déjà que la faculté de l'Eglise libre de Lausanne décernait le grade de licencié à un jeune homme qui, dans sa thèse, prouvait, par les contradictions contenues dans l'histoire du déluge, que ce récit est tiré de sources diverses. M. le professeur ASTIÉ, accusé d'hérésie devant le synode de l'Eglise libre, est maintenu en fonctions par un faux-fuyant, quoique son infidélité à la confession de foi soit patente. L'identification de la bible avec la parole de Dieu

fait hausser les épaules, j'en suis personnellement témoin, à nombre de personnes marquées bon teint dans les cercles où la marque est considérée comme nécessaire. Que pensent ceux qu'on appelle évangéliques de la divinité de Jésus-Christ, du sacrifice expiatoire, des conditions du salut, de la nature du salut? Les termes de la langue religieuse ont en grande partie subsisté; mais cherchez ce qu'il y a dessous; vous serez étonnés du vague, de l'incohérence; vous serez obligés de vous écrier: „Ce n'est plus ça!" et en même temps vous serez bien embarrassés de dire ce que c'est. On serait effrayé si l'on savait combien en réalité de Wallons, pour revenir chez nous, méritent le bûcher de SERVET.

La vraie orthodoxie est moribonde. Il reste des tendances diverses; mais chaque jour qui s'écoule fait mieux sentir le ridicule qu'il y aurait, lorsqu'on éprouve de la sympathie pour une tendance donnée, à prétendre ne rien avoir à apprendre des autres. Je ne dis point cela du tout uniquement, comme je n'estime point impossible que vous le supposiez, à l'adresse des personnes qui se rattachent aux tendances conservatrices. Il est vrai que l'application saute aux yeux pour ces dernières, puisque c'est un fait incontestable qu'elles ont énormément emprunté, méthode et résultats, aux tendances plus progressives, et que par conséquent rien ne prouve qu'elles ne puissent plus exploiter une mine trop riche pour être épuisée par une seule génération. Mais

j'estime tout aussi vrai — je pèse mes paroles ; je dis *tout aussi vrai* — que ceux qui, comme moi, sont du côté délibérément progressif, ne sauraient, sans très grand dommage pour eux-mêmes et pour la religion, négliger de comprendre à leur propre point de vue les représentants de la tradition conservatrice. Tant que nous ne nous rendrons pas compte de ce qui fait persévérer des hommes éclairés et consciencieux dans des affirmations qui nous semblent ruinées de fond en comble par l'évidence même, et hésiter devant des résultats qui nous paraissent aussi solidement acquis que beaux et réjouissants, il y aura un côté, et un côté important, de la vie religieuse qui nous restera obscur. Nous y perdrons de toutes les manières, et l'une des conséquences les moins graves ne sera pas que nous continuerons à méconnaître nos frères autant pour le moins qu'ils nous méconnaissent.

Nous avons, tous sans exception, à apprendre les uns des autres ; le mensonge du monstre commence à être percé à jour ; disons hautement que c'est un mensonge, et mettons-nous à l'œuvre, confiants dans le sérieux, dans l'amour de la vérité, dans le désir du règne de Dieu, les uns des autres ; cherchons les moyens de nous mieux connaître mutuellement, de mieux pénétrer ce qui fait l'essence de la religion pour chacun d'entre nous, de mieux comprendre quelles sont nos vues, ce qui nous les fait croire vraies et salutaires, et quels sont les motifs de nos doutes.

Car de la doctrine, il en faut. Personne ne peut s'en passer. Sans doctrine, pas de religion. Il y a longtemps qu'on l'a dit, quiconque croit en Dieu, épouse la doctrine „il y a un Dieu.” Le monstre ne ment pas quand il affirme la nécessité de la doctrine et l'importance de la pureté de la doctrine; c'est le grand art du démon, sans lequel il ne pourrait par séduire des millions d'âmes pendant de longues suites de siècles, que de prendre de grandes vérités pour point de départ de ses plus astucieuses mystifications. Non seulement il faut de la doctrine, mais encore il la faut aussi vraie que possible; car, sans parler du bien que font les doctrines vraies, les maux que les fausses ont déchaînés sur l'humanité sont incalculables; ce sont elles qui ont sacrifié tant de tendres innocents à l'épouvantable Moloch, ce sont elles qui ont créé les bacchanales, inventé la prostitution religieuse, arraché à la famille, à la société, à la civilisation, à l'œuvre du règne de Dieu, une noble et touchante ELISABETH DE HONGRIE et tant d'autres parmi les meilleurs des humains; elles sont la mère de tous les fanatismes, païens, mahométans et chrétiens; elles ont pollué la réforme des abominations de JEAN DE LEIDE et de ses acolytes. Que dis-je, Messieurs, le plus grand crime qui ait été commis ici-bas, ce sont elles qui l'ont perpétré; c'est une doctrine fausse qui a cloué JÉSUS au gibet.

Quel intérêt immense, pressant, incessant, que celui de la vérité de la doctrine religieuse! Loin de nous

la vanité, l'esprit de parti, la crainte de se déjuger! La vérité, toujours la vérité, rien que la vérité. Et puisque l'histoire étale devant nous la longue et tragique preuve que jamais homme n'a possédé toute la vérité, et que les plus infallibles à leurs propres yeux sont les plus dangereux de tous, cherchons humblement, avec persévérance, à apprendre les uns des autres, pour progresser par le choc des convictions, prenant soin, pour ceci comme pour tout dans notre vie, de nous tenir constamment sous le regard de Dieu, afin que sa sainte communion épure nos cœurs de ce qui n'est pas l'amour de la vérité.

Voyez l'astuce du monstre. Il s'est servi de cette vérité, que nous avons besoin d'une doctrine aussi pure que possible, pour élever une barrière infranchissable contre les progrès de la doctrine. Il ne voulait pas de doctrine vraie; mais s'il l'avait dit, on l'aurait aussitôt précipité dans l'enfer qui l'avait vomé. Ce qu'il voulait, c'étaient les persécutions, les haines, les guerres de religion, le sang, l'orgueil, la dureté de cœur, la stagnation de l'intelligence, du sentiment et de la conscience, tout ce qui fait plaisir au diable. Et il a réussi, tout simplement en faisant croire aux hommes que la doctrine vraie, ils la possédaient une fois pour toutes, rédigée, achevée, claire et nette, et en leur inspirant une grande terreur de la laisser se perdre. C'est le monstre qui a changé le christianisme en catholicisme et qui a

réussi à faire rester le protestantisme aux trois quarts catholique. Il a ainsi détruit la condition indispensable du progrès de la doctrine, la collaboration franche, confiante, désintéressée, sans peur, de tous ceux qui aiment la vérité et désirent une doctrine vraie. C'est un tour de passe-passe effroyable qu'a joué aux pauvres humains l'habileté diabolique.

Qu'en disent les jeunes gens parmi nous ? N'éprouvent-ils pas le besoin, un grand besoin, de se mettre plus au clair sur la doctrine religieuse, de sortir du vague, de l'insaisissable, du chaotique dans lequel ils se débattent et qui les étrange ? N'est-ce pas pour eux une déception de nous trouver parqués dans nos coteries, sans contact, sans échange d'idées, de sorte qu'eux, les jeunes, soient privés de ce que réclame l'état vacillant où par la force des choses se trouve leur esprit, c'est-à-dire de pouvoir entendre contradictoirement ce qu'on dit à droite et ce qu'on dit à gauche, avec les motifs à l'appui, les objections et les répliques ? Ne voudraient-ils pas poser leurs questions à eux, exposer en toute liberté leurs difficultés, et savoir ce qu'on en dit, de nouveau à droite aussi bien qu'à gauche, à gauche aussi bien qu'à droite ? Et serait-il mauvais que les membres non théologiens de nos Réunions sussent quelles difficultés encombrant la recherche sérieuse de la vérité ? N'ont-ils pas, eux aussi à s'éclairer, à faire le bilan de leurs véritables possessions spirituelles, à apprendre à respecter la piété sous

d'autres formes que celles auxquelles ils sont habitués, et à comprendre un autre langage que leur patois ?

Entrez franchement dans cette voie, celle de l'échange loyal des idées, que ne redoute personne si c'est vraiment la vérité qu'il désire; faites-le en observant religieusement la condition indispensable de cette entreprise, qui est le respect absolu de la liberté de chacun, permettant de tout dire, supposant derrière chaque affirmation ou négation le sérieux, la volonté d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, le désir du règne de Dieu; osez enfin faire de propos délibéré servir vos Réunions à ce but, organisez, en dehors des séances officielles — c'est parfaitement possible — des conférences fraternelles consacrées à l'examen des points les plus importants de la doctrine religieuse — ne voyez-vous pas tout ce que vous y gagnerez, et avec vous l'Eglise? C'est alors que nous verrons s'épanouir dans toute sa largeur et sa fécondité le noble esprit wallon; chacun de nous s'apercevra qu'il vaut moins qu'il ne croyait et que les autres valent plus qu'il ne le soupçonnait; nous continuerons à obéir à des tendances diverses, mais les préjugés que nous avons les uns sur les autres s'évanouiront, nous nous apprécierons, nous nous aimerons, nous pourrons collaborer pour mille choses où rien d'essentiel ne nous sépare, mais où nos préventions nous empêchent de nous comprendre et de nous expliquer. Ce grand

intérêt, le progrès de la doctrine, profitera; forcés de mettre les points sur les i, comme on dit, nous nous rendrons mieux compte du contenu des expressions que nous employons, nous discernons mieux ce qui est vraiment acquis et ce qui est chancelant; nos affirmations diminueront peut-être en nombre, mais pour gagner en valeur et nous faire sentir sous les pieds un terrain de plus en plus solide.

Et le souffle de l'esprit wallon passera de nos Réunions sur nos Eglises. Peu à peu ceux qui les composent s'apercevront que l'étroitesse est ennemie de la vraie piété; on osera s'avouer que l'essentiel est, du moins en partie, ailleurs que là où on se le figurait; on demandera de la lumière; membres des troupeaux et pasteurs ne joueront plus à cache-cache les uns avec les autres, comme un écrivain très conservateur constatait il y a une trentaine d'années dans ma patrie que cela à lieu d'une manière lamentablement fréquente, parce que pasteurs et ouailles ont peur les uns des autres.

Messieurs, je m'arrête, quoique il y ait encore énormément à dire. Mais il me semble que ceci suffit, et que tous vous êtes d'accord que l'esprit wallon vous impose le devoir de prendre ma proposition au moins en sérieuse considération.



L'accueil qui a été fait à ce discours m'a profondément réjoui.

L'idée fondamentale qui l'inspire a été reconnue vraie à l'unanimité, quelques réserves qu'il fût immanquable que l'on fit au sujet de plus d'un point de détail.

Même le moyen pratique que je proposais afin que nos Réunions servissent à nous mieux faire connaître religieusement les uns aux autres a semblé si acceptable qu'une motion, presque aussitôt déposée par MM. LACHERET, ROCHEDIEU, DE BYLANDT, PICARD, GAYTE et VAN BONEVAL FAURE, a eu pour résultat que la Réunion a invité son bureau à régler à l'avenir l'ordre du jour de telle façon qu'il restât disponible, autant que possible, un temps convenable et suffisant pour les conférences fraternelles.

MM. LACHERET, ROCHEDIEU et CHAVANNES ont été chargés de préparer ces conférences pour l'année 1891.

Et maintenant, frères et sœurs wallons, je me permets de vous répéter que cette affaire vous regarde.

Vous ne vous connaissez pas religieusement les uns les autres. Cela fait que vous vous jugez mal des

deux côtés. Des deux côtés, vous méconnaissiez le bien chez ceux qui sont d'une autre tendance que la vôtre ; vous dénaturez dans votre imagination ce qu'ils pensent et veulent ; vous les voyez autres qu'ils ne sont. Je vous l'affirme ; je le sais ; j'en ai mille preuves. Or c'est un mal affreux.

Que pouvez-vous faire ?

Les conférences qui auront lieu à l'occasion des Réunions ne seront que pour les députés, peut-être avec quelques invités. Elles ne sont pas pour tous en général.

Mais tous en général peuvent, j'ose dire doivent, faire deux choses.

1^o Se préoccuper d'apprendre à mieux connaître et à mieux comprendre les personnes qui se rattachent à une autre tendance que celle à laquelle on appartient soi-même, ou croit appartenir. Alors on recherchera les occasions de s'entretenir de choses religieuses avec les gens sérieux de toutes nuances. On fuira les vaines discussions qui n'ont pour but que de montrer que l'on a raison, et que l'interlocuteur a tort. Au lieu de ces joutes stériles ou malfaisantes, on s'enquerra de ce que pense l'interlocuteur et de ce qui le fait penser ainsi, et on lui dira franchement sa propre pensée et les motifs qu'on a.

2^o Si l'on veut sérieusement cette première bonne chose, cela entraîne nécessairement la seconde, que voici : renoncer une fois pour toutes à l'abominable préjugé — qui n'en est pas moins un préjugé et pas

moins abominable pour être vieux de je ne sais combien de siècles et répandu sous toutes les latitudes — qu'il serait bon, juste, utile, chrétien de ne prendre part au culte que lorsqu'il est présidé par quelqu'un dont la théologie a le bonheur de nous agréer.

Eh quoi ! A-t-on oublié ce mot si juste d'un monarque, qui, pour avoir été un tyran, n'en avait pas moins parfois une sûreté de jugement merveilleuse, et qui, plaçant un certain prédicateur au-dessous d'un autre, disait : „J'ai été content du premier, mais le second m'a rendu mécontent de moi” ? — Quelle funeste erreur que celle de rechercher exclusivement les prédicateurs dont nous sommes contents ! Ne voyez-vous pas le danger de cette satisfaction, qui nous fait courir le risque de ne point entendre ce dont nous avons le plus de besoin, ce qui nous reprend ?

Mais il y a plus. Non seulement il faut absolument nous habituer à discerner le souffle religieux, à le sentir, à l'apprécier, sous d'autres formes que celles qui nous sont chères ; il nous faut même nous en laisser édifier par la même bouche qui exprime, outre les sentiments chrétiens, des opinions auxquelles nous ne pouvons aucunement nous rallier. C'est ce que l'on ne cesse de méconnaître, et cela fait un mal si grand que je ne puis pas essayer de l'exposer ; toute l'histoire du christianisme y passerait.

On ne peut pas entendre tous les prédicateurs, c'est clair. On peut avoir de bons motifs pour en mettre quelques-uns de côté, je le sais. Mais le motif tiré

de ce qu'un prédicateur a des opinions que nous n'approuvons pas est mauvais.

Il est vrai qu'il y a des faux prophètes ; mais JÉSUS a dit que c'est à leurs fruits, non pas à leur doctrine, que l'on peut les reconnaître.

LEIDE, 30 Septembre 1890.

C. G. Chavannes.

